

Les avatars de l'enfant roi. Entretien avec Didier Pleux

Nourris de plaisirs immédiats, mis à l'abri des frustrations, les « enfants rois », garçons ou filles, peuvent s'avérer des individus fragiles et parfois tyranniques pour leur entourage.

Le XXe siècle a sonné l'heure de « la libération des enfants (1) »...

Fini le temps des fouets, férules et autres cachots où l'on enfermait les récalcitrants au pain sec et à l'eau... Dans les pays occidentaux, l'éducation conçue comme un dressage a laissé progressivement la place à un modèle éducatif dans lequel l'épanouissement et l'autonomie de l'enfant sont devenus des préoccupations centrales. Au tournant des années 60, ce modèle « expressif » a d'ailleurs été encouragé par la diffusion de la psychanalyse (et particulièrement en France par Françoise Dolto) qui, en recommandant la permissivité, l'écoute, le respect de l'enfant, a mis en garde les parents contre tous les traumatismes qu'une éducation mal pensée pouvait occasionner, et par conséquent contre toutes les névroses qui guettaient ces futurs adultes...

Mais n'a-t-on pas poussé le balancier un peu trop loin, se demandent aujourd'hui certains éducateurs et psychologues ? Pour Didier Pleux, les enfants rois, garçons ou filles (dans ce domaine, la parité est respectée, nous affirme ce psychologue), se transforment parfois en véritables tyranneaux ou en petites reines qui perturbent leur entourage et se préparent à de multiples souffrances au fur et à mesure qu'ils doivent se confronter au monde (2)...

Sciences Humaines : Pouvez-vous donner une description de ceux que vous appelez les « enfants tyrans » ?

Didier Pleux : Avec l'enfant roi, on a donné un statut très fort à l'enfant : d'une part, avec les progrès matériels et la société de consommation, l'enfant devient gâté. D'autre part, il devient désiré, valorisé, stimulé et mis sur un piédestal. L'« enfant tyran » est issu de certains excès qui résultent de cette situation. Evidemment, les enfants ne sont pas tous ainsi, mais j'ai forgé cette expression pour décrire une tendance forte, que nous détectons de plus en plus dans nos consultations.

Cet enfant se rend compte qu'il a énormément de privilèges, qu'il domine le principe de réalité et qu'il est là pour exercer son principe de plaisir immédiat. Cet enfant qui a le

sentiment d'être omnipotent va commencer à tyranniser son environnement. Il devient alors rapidement, dans la famille, mais aussi dans sa socialisation, à la crèche puis à l'école, très offensif avec son milieu environnant.

Ce sont la plupart du temps des enfants qui vivent dans un contexte familial équilibré, qui reçoivent beaucoup d'affection mais qui ne se satisfont pas de ce qui leur est donné. Chez les bébés, cela se manifeste déjà au niveau de l'alimentation, du jeu... Au coucher par exemple, ils ne vont pas se contenter d'un câlin, ils vont en redemander encore et encore... Si, à ce moment, les parents pensent que c'est la relation qui est en jeu et qu'ils ne posent pas l'interdit, on assiste alors à des renforcements et une insatisfaction permanente de l'enfant qui réclame toujours plus de câlins, plus d'histoires, plus de jouets...

Que se passe-t-il lorsqu'il grandit ? Vous parlez, entre 4 et 13 ans, de l'« enfant castrateur »...

Lorsqu'il grandit, cet enfant tyran a du mal à créer des liens avec les autres, si ce n'est pour son intérêt propre. Il reste centré sur lui et cherche à manipuler les autres (ses camarades, ses grands-parents...) pour son bénéfice personnel.

Or cette période (de 4 à 13 ans environ), que la psychologie classique a appelée la période de latence, est en fait une période de fortes turbulences : dès qu'il entre au CP, l'enfant est confronté à la nécessité des apprentissages scolaires, à l'émulation ou la compétition... Le principe de réalité devient très fort et l'enfant va se heurter à ce qu'il ne connaissait pas dans le monde relativement protégé de la maternelle, à savoir la frustration.

Depuis une dizaine d'années, en travaillant avec des enseignants et des associations, nous nous sommes rendu compte que ces attitudes d'intolérance à toute frustration étaient de plus en plus problématiques.

Cet enfant va alors refuser tous les apprentissages qui ne lui procurent pas de plaisir : il va adorer l'histoire ou le calcul, mais refuser les contraintes de la grammaire ou de l'orthographe... Au niveau de la socialisation, il peut se révéler un petit dictateur, avec toute une vassalité autour de lui s'il est *leader* de ses camarades...

J'appelle cet enfant « castrateur » parce qu'il rend les autres impuissants : à ce stade, il possède de nouveaux outils qui sont le langage et l'argumentation, qu'il manie en général très bien. Ces enfants ont développé une grande éloquence, ce qui pourrait faire croire - à tort - qu'ils ont une grande maturité ou même que ce sont des enfants précoces. A l'arrivée en sixième par exemple, certains parents vont mettre ses échecs sur le compte de l'école ou de l'enseignant qui ne lui conviennent pas. Alors arrivent les premiers échecs à l'école, les grandes désobéissances à la maison...

Les enfants tyrans ont de bons résultats à l'école dans les matières qu'ils aiment, et avec les personnes qu'ils aiment... A la maison, les revendications deviennent de plus en plus fortes : elles portent sur des libertés que l'on peut considérer comme

excessives, qui sont aussi, il faut le préciser, stimulées par le *marketing* et les médias : par exemple, aller à 11 ans au McDo avec ses copains et n'en revenir qu'à 16 heures leur paraît un droit légitime...

Pourquoi ces enfants, à qui l'on donne de plus en plus de libertés, apparaissent-ils en fait fragiles et vulnérables ?

D'après les pères de la psychologie cognitive auxquels je me réfère (Jean Piaget, Lev Vygotski, Jérôme Bruner, mais aussi Reuven Feuerstein, Lawrence Kohlberg, Albert Bandura...), si l'enfant ne s'accommode pas au réel par une adaptation au principe de réalité, il ne pourra produire l'« équilibration majorante » qui permet à l'individu de grandir et de se structurer positivement.

Ces enfants tyrans dont nous parlons ont beaucoup de difficultés à s'accommoder au réel. Si tout leur a été donné - aux niveaux affectif et matériel - sans limites, ils n'ont alors aucune résistance à quelque frustration que ce soit. Savoir gérer et doser le principe de plaisir est une façon de prendre en compte le fait que l'autre existe. Dans les années 70, cela paraissait réactionnaire de limiter le principe de plaisir ; en fait, il s'agit plus fondamentalement de la formation du jugement moral et du lien à autrui.

Jean-Jacques Rousseau, dans *l'Emile*, a bien rappelé les dangers d'une trop grande permissivité éducative. Le résultat est que tout enfant qui n'a connu aucune frustration au cours de son développement (l'effort, l'ennui, le fait de ne pas toujours faire ce que l'on veut...) souffrira d'une terrible fragilité qui est l'intolérance aux frustrations. Cette enfant croit que la réalité n'est que plaisir ; dès qu'une épreuve apparaît dans sa vie, il s'écroule : à l'adolescence, un chagrin d'amour devient une catastrophe nationale, un mauvais bulletin scolaire est insupportable... Et cela peut même devenir plus grave avec un refus scolaire radical, ou le refuge dans les addictions de toute sorte.

Depuis les années 70 en effet, on a encouragé les parents à respecter la liberté et la personnalité de l'enfant, à ne pas le frustrer... Et aujourd'hui, il semble qu'on le leur reproche. Ne peuvent-ils pas se sentir démunis face à ces injonctions contradictoires ?

Ce mouvement des années 70 était absolument nécessaire : il ne s'agit pas de revenir aux méthodes répressives d'antan, à une éducation sans stimulation ni communication, où l'enfant devait simplement se taire, obéir et se couler docilement dans le monde des adultes... Et à ce que la psychologue Alice Miller a appelé la « *pédagogie noire* » du début du xxe siècle.

Il faut garder de la période de libération de l'enfant, la période « doltoienne » pourrait-on dire, même si elle a engendré des excès, toute la richesse de cette approche qui met en avant les notions de désir, de stimulation, de respect de l'individualité de chacun... L'inconvénient, c'est que, parallèlement, aucun savoir-faire n'a été donné aux parents.

Par ailleurs, avec les pressions actuelles de la société de consommation, les exigences parentales sont multipliées : à propos des habits, du cinéma, du temps passé devant la

télévision, et ainsi de suite... Si l'on veut être un parent éducatif, cela devient de plus en plus difficile !

Les magazines de vulgarisation s'évertuent à dire que les parents doivent interdire, mais ils ne leur donnent jamais les clés du comment. On va même jusqu'à prôner le retour de la fessée, alors que ce genre de pratiques ne résout rien puisqu'on est alors dans le registre émotionnel. Les parents sont démunis lorsque les passages à l'acte (dans le sens de la désobéissance) montent en puissance, ils sont débordés car ils n'ont pas vu venir tous ces petits détails qui auraient pu leur permettre d'élaborer une véritable ligne éducative : c'est-à-dire une certaine stabilité et exigence (faire en sorte par exemple que l'enfant ne change pas d'activité tous les six mois...)

Vous évoquez aussi la crainte par certains parents de perdre l'amour de leur enfant...

Les développements de la psychologie tout au long du xxe siècle ont montré que l'amour, le relationnel positif, était essentiel dans la relation éducative. Du coup, les parents aujourd'hui ont des grandes craintes lorsqu'ils voient leur enfant pleurer, lorsqu'ils ont l'impression d'interdire trop fort... Le problème est qu'il ne faut pas confondre frustration et dépression. L'enfant qui pleure de dépit parce qu'il vient de subir un interdit - ou l'adolescent qui boude - ne souffre pas pour autant : il n'est pas un enfant déprimé, il est juste frustré.

Il peut arriver aussi qu'il y ait confusion entre les pleurs de l'enfant et la propre souffrance antérieure des parents. Dans le passé, les psychologues étaient amenés à soigner des syndromes scolaires concernant des enfants anxieux et dévalorisés. Les parents les plus permissifs ont souvent été ceux qui avaient le plus souffert d'une éducation répressive, qui engendrait effectivement la dépression de certains enfants.

Ce qui se joue aujourd'hui, c'est la construction du lien soi-autrui. Et il ne peut y avoir d'autrui tout seul, pas davantage que de soi tout seul. L'accompagnement, l'amour et la frustration sont les ingrédients indispensables d'une bonne éducation. L'amour seul produit l'omnipotence ; la frustration seule provoque la castration. C'est pourquoi l'éducation doit rassembler les deux. Hyperprotéger l'enfant est un mauvais pari...

Didier Pleux

Psychologue clinicien et directeur de l'Institut de thérapie cognitive. Auteur de *De l'enfant roi à l'enfant tyran*, Odile Jacob, 2002, et de *Manuel d'éducation à l'usage des parents d'aujourd'hui*, Odile Jacob, 2004.

NOTES

1

Voir A. Renaut, *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Bayard/Calmann-Lévy, 2002.

2

Voir également D. Marcelli, *L'Enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, Albin Michel, 2003.